

Chapitre premier: JEUNESSE BRETONNE

Dès ses premières années, cet enfant a vécu dans le voisinage des grandes forces vitales. Au-dessus des terres sauvages et des larges bruyères de sa patrie bretonne passent des vents puissants, en chassant devant eux de lourds nuages. Vue de loin, sa petite ville natale montre, il est vrai, un visage riant, rayonnant même, pendant les heures où le soleil l'éclaire et communique son éclat aux deux minces rivières qui, non loin de là, se rejoignent, de même qu'au large estuaire où elles se jettent; et l'air sur cette côte septentrionale, sans doute, est un peu plus doux, la température un peu plus élevée que dans les autres parties de la Bretagne. Mais le voyageur qui gravit la colline aux flancs de laquelle est posée la petite ville de Tréguier - car c'est ainsi qu'elle s'appelle - n'aperçoit guère, en y entrant, que l'austérité devenue pierre. Ce ne sont que masures basses, auberges et cafés infimes, situés sur des rues étroites et faisant songer à un bonheur parcimonieux, péniblement défendu. Deux grands couvents se cachent derrière de longs murs aveugles; on y devine des dizaines d'êtres humains qui n'attachent de valeur à l'existence terrestre que pour autant qu'elle conduit à une vie transfigurée. Leur existence terrestre, pourtant, fait vivre en partie les quelque trois mille âmes qui peuplent Tréguier: petites gens au service de la vie de l'esprit! Au centre de la ville, sur la place du Martray, s'élève la cathédrale dont le visiteur, en s'acheminant vers Tréguier, avait déjà vu le clocher ajouré, dépassant la petite et compacte masse de maisons. Depuis le XIVe siècle le grand bâtiment est là: une des plus belles églises gothiques que possède la Bretagne. Ainsi, la pauvreté et le souci ne sont pas les seules forces que Tréguier fait connaître à ses habitants; la beauté aussi en est une. Et à six kilomètres de là, à une heure de marche à peine, c'est la puissante mer qui bruit et clapote. La Manche, à cet endroit-là, a déjà toute la largeur, toute la grandeur menaçante de l'Océan si proche.

Lorsque, venant de la place, on suit la rue qui descend vers le petit port, on aperçoit à sa droite la modeste petite maison où, le 28 février 1823, naquit Joseph-Ernest Renan. Ses parents n'étaient pas riches. On y montre encore la chambrette où sa mère le mit au monde et la soupente où, enfant, il apprenait ses leçons: pièces étroites et combien humbles! Le père d'Ernest ^{capitaine} au long cours et tenait, en outre, une épicerie; mais il ne faisait pas de bonnes affaires et ses appointements étaient modiques. C'était un homme peu pratique que Philibert Renan, un rêveur, une âme peut-être déséquilibrée. Outre Ernest, lui et sa femme avaient deux autres enfants à élever: leur fils Alain, né en 1809, et leur fille Henriette, venue au monde douze ans avant Ernest. Alain devait devenir, à Saint-Malo, une sorte de petit banquier, y échouer complètement et végéter péniblement jusqu'à sa mort. Quant à sa soeur, nous la retrouverons.

Le ménage ne prospéra pas. Le père, devant les complexités de la vie, n'était pas de taille. Il manquait de goût au travail, qui lui rapportait peu, et ce qu'il aimait surtout, c'était vagabonder en rêvant: cela l'appauvrissait encore davantage. Cinq ans après la naissance d'Ernest, en 1828, on trouva sur la grève de Laurueh, non loin de Saint-Malo, à l'Ouest, le corps du capitaine Renan. Y avait-il eu accident? Avait-il volontairement mis fin à une vie qui, pour lui, avait perdu couleur et saveur, sans songer aux intérêts de ses pro-

*7me siècle,
une vie*

Pétail-

ches? Ce qui est certain, c'est que ceux-ci subirent de grands dommages. La pauvreté la plus noire s'abattit sur la mère et ses trois enfants.

Les vents, les nuages et la mer, la vie monastique et les cérémonies de l'Eglise, la beauté de l'oeuvre des hommes, les soucis auxquels ceux-ci sont en proie, voilà les forces mi-bienfaisantes, mi-angoissantes mais toujours formidables qui, dès son plus jeune âge, avaient dominé l'existence du petit Ernest. Et voici que, dans son entourage même, il connut la plus grande de toutes, la mort. Bien entendu, le petit gars encore presque inconscient ne comprit pas pleinement ce qui s'était passé. Mais l'ombre que le sort avait fait tomber sur leur existence à tous n'a pu lui échapper; nul doute qu'il n'ait vu pleurer sa mère, qu'il ne l'ait entendue dire que le père ne reviendrait jamais. Lorsque, au cours des années qui vont maintenant venir, il fréquentera l'église, il aura conscience de marcher sur les tombes de ceux à qui, mystérieusement, arriva un jour ce qui était arrivé au capitaine Renan, et qu'on y a déposés il y a, parfois, déjà cinq cents ans. Qu'est-ce donc, au juste, qu'ils ont subi; qu'est-ce qu'il faut entendre par "mort" et par "vie"?

le
Tout cela, inévitablement, contribua à donner une teinte sombre à l'âme du garçon, et on pouvait aisément prévoir qu'il resterait grave toute sa vie. Les Bretons, d'ailleurs, sont graves. Il est vrai que le père de sa mère était un marin bordelais; mais du côté maternel celle-ci était quand même bretonne. Des Bretons, voilà ce qu'avaient également été presque tous les Renan, de père en fils. C'est comme d'humbles paysans et des marins pauvres qu'ils avaient fait leur temps sur terre; ils n'avaient guère acquis de richesses, et il est probable qu'ils ne s'en étaient pas beaucoup souciés. Ils descendaient tous, sans doute, de la petite peuplade celtique qui, venant du pays de Galles, au Ve siècle, avait passé la mer pour s'établir en Armorique. Dans ces temps lointains déjà, comme maintenant, la mer éclaboussait les rochers de la côte, et l'herbe y poussait entre des morceaux de granit; mais on n'y voyait pas encore de ports, et Tugdual, qui, un jour, devait s'appeler saint Tugdual, eut du mal à y aborder. Il y réussit pourtant - les Bretons sont tenaces - et fonda un couvent à l'endroit où serait plus tard Tréguier. Et ses Gallois se multiplièrent. Eux ~~et~~ leurs descendants gardèrent leur âme vigoureuse et entreprenante; ils gardèrent aussi leur attitude particulière à l'égard du gain et leur fantaisie si caractéristique. Car les Bretons ne sont pas seulement de grands travailleurs; ce sont aussi des imaginatifs, des aventuriers de l'esprit. Les Bretons sont des imaginatifs à sentiments moraux, d'authentiques idéalistes. On trouve chez de vieux écrivains bretons la croyance à l'existence d'une certaine eau qui refuse de bouillir si l'on y met de la viande destinée à un lâche, et à celle de meules sur lesquelles les épées ne s'aiguisent que si elles appartiennent à des braves. Ils croient la nature animée / de forces magiques, et pleine d'êtres invisibles qui favorisent la vertu et combattent le mal moral. Ils rêvent d'amours aussi tendres que passionnés, que des philtres magiques sont maître soudain et que rien ne peut plus éteindre. Ce n'est qu'à grand'peine qu'ils admettent que la richesse puisse jamais s'acquérir avec honnêteté; ils trouvent de la poésie dans une vie toute simple. Ils rêvent d'une autre vie, et de ce qu'elle sera. Ils pensent à une région lointaine, située au-delà de la mer, et à cette région plus lointaine que toutes les autres, à celle qui, derrière l'horizon de notre existence terrestre, attend notre inévitable venue.

Être Breton et grandir en Bretagne, c'était donc être sérieux et persévérant; c'était en outre aimer, en imaginatif, à s'occuper de sentiments moraux et de pensées philosophiques. Rappelons, avec cela, qu'Ernest était fils d'une demi-Gasconne. Elle n'avait pas eu de bonnes écoles et son intelligence restait quelque peu étroite; c'était pourtant une intelligence fort vive et toujours prête à s'exercer dans son milieu immédiat. La mère d'Ernest ne manquait certes pas, malgré tout, d'esprit, ni d'énergie! C'est elle, peut-être, qui lui a donné son ironie, et peut-être aussi ce penchant à l'examen rationnel de toutes choses qui distingue si souvent les Gascons. Deux influences opposées se rejoignaient ainsi dans l'âme du jeune homme. On peut les porter en compte, lorsqu'on se demande comment s'est formé l'exemple de la race humaine qui a nom Ernest Renan; mais elles manquent à en fournir une explication complète. C'est la combinaison elle-même, dosée comme elle le fut et non autrement, qui constitue une cause nouvelle et indépendante; et celle-ci, à tout jamais, restera impossible à définir.

La boutique de Tréguier ne put être gardée, et la veuve dut provisoirement se réfugier non loin de sa ville, à Lannion, auprès de sa mère. Cette mère, socialement mieux située que les Renan, pouvait, de ses deniers, apporter un peu d'aide à la pauvre délaissée. Sûrement, le petit "Ernestic" - c'est ainsi que Mme Renan l'appelait, à la Bretonne - est allé en classe dans la ville de sa grand-mère; mais nous ne possédons aucun détail là-dessus. Ce que nous savons, c'est qu'en 1832, la mère et ses enfants vinrent de nouveau s'établir à Tréguier et qu'on y rouvrit l'épicerie; le fils cadet, alors âgé de neuf ans et qu'on destinait à la prêtrise, devint l'élève d'une Ecole Ecclésiastique qui existait depuis longtemps dans la ville.

C'est ainsi qu'après les autres grandes forces vitales, Ernest connut maintenant la vie de l'esprit. Elle ne s'était guère manifestée à lui dans le milieu familial; sa soeur, qui était institutrice, différait trop en âge avec lui pour que, ces premières années, ils pussent causer beaucoup; et sa mère, quelque rapidement qu'elle menât ses pensées, s'intéressait surtout à la messe et aux feuilletons de son journal. C'étaient des choses bien autrement importantes qu'enseignement au garçon les professeurs si graves et si érudits qu'il eut maintenant! Certes, on envoyait les jeunes gens à la messe, là aussi, et on prenait des notes sur la conduite qu'ils tenaient pendant cette cérémonie, de même que sur leur attitude en classe et à l'étude. Mais, ils apprenaient le latin, et le grec, et les mathématiques! Même, ils eurent à écrire des rédactions latines, et aussi des rédactions en français, et à analyser des textes, Ernest faisait tout cela avec un grand zèle et un profond respect. On n'avait jamais à le punir, et à plusieurs reprises il fut le premier de sa classe en un certain nombre de matières; dans sa dernière année, il eut même tous les prix. Seule observation à faire: il n'arrivait pas toujours à temps à l'église et s'y montrait parfois indifférent. La faute n'en était certainement pas à ses professeurs, qui ne négligeaient aucunement de lui recommander les bons principes et de blâmer devant lui les mauvais: un jour, on lui montra une image où se voyait une grande femme vêtue de noir qui piétinait un crucifix; c'était George Sand, lui disait-on avec horreur. Impossible, certes, de prétendre que, parmi ces pieuses gens, la littérature fût honorée, et il est probable qu'au fond, elle leur était entièrement inconnue; mais leurs excès de langage même nous donnent la mesure de leur amour de la vertu et de la dévotion.

Ernest coulait des jours heureux ... L'étude était à la fois son devoir et sa plus grande jouissance. Il ne jouait jamais. Il causait beaucoup, mais de préférence avec des jeunes filles; il trouvait les garçons trop grossiers, trop ostensiblement bien portants. C'étaient des "mastodontes", disait-il; de leur côté, ils l'appelaient "mademoiselle". Le dimanche, il faisait avec sa mère des promenades dans les environs, et lui expliquait ce que c'était que le latin. Un jour, ils allèrent dans un hameau voisin, où des crânes décharnés, selon l'usage breton, se trouvaient entassés autour d'une chapelle. Il devait comprendre plus tard que même les moindres parmi les hommes oubliés depuis longtemps à qui ces crânes avaient appartenu, avaient apporté leur contribution à la fin dernière de la vie, à savoir la réalisation de l'idéal; mais ce qui domina ce jour-là en lui, à la vue de ce spectacle poignant, c'était la notion de la complète futilité de la vie humaine.

A eux trois, la veuve, Ernest, Henriette discutaient tout cela. Ils s'aimaient. Ernest s'efforçait d'aider sa mère dans les passes difficiles qu'elle avait à traverser, la consolait de sa perte. C'était un garçon tranquille et doux. Volontiers il faisait du bien aux autres: il savait que c'était le devoir quand on le pouvait, et il se plaisait à lui-même en le faisant.



Tecnológico
de Monterrey